

*IL Y A DE L'ESPERANCE DANS L'AIR*

Ils reconnaissent donc, les incrédules d'hier, que l'Eglise survit toujours à leurs négations et à leurs destructions, et qu'elle seule a gardé le moyen de relever la France de ses ruines. Fassent le labeur des catholiques et la grâce d'en haut qu'elle leur apparaisse bientôt dans son impérissable majesté et sa transcendence surnaturelle, notre grande Eglise, elle, qui dans ses baptistères a de l'eau pour les républiques comme pour les monarchies, dans ses tabernacles, du pain de vie pour les peuples comme pour les rois! Elle, la représentante magnifique du Dieu immortel parmi les hommes qui meurent, la seule société qui dure toujours, parmi les institutions qui passent et les siècles qui se succèdent, ne demandant à chacun que la liberté de leur donner son évangile, principe de toutes les vertus comme de tous les progrès.

Mon dernier mot sera donc, mesdames et messieurs, un mot d'espérance.

Le mal est grand à l'âme de mon pays, c'est vrai; assez d'autres le disent pour qu'un fils de France n'ait pas besoin d'en refaire l'aveu parmi vous. Il y a des pages que nous voudrions effacer de nos larmes. Il y a des torts que nous sommes prêts, si Dieu le demandait, à réparer de notre sang. Il y a des scandales publics que la France a donnés au monde et dont il faut qu'à genoux nous demandions pardon aux peuples. Mais il y a aussi—vous le savez, n'est-ce pas, monsieur Bourassa,—vous le saurez, vous qui viendrez en France quelque jour, vous le verrez du fond même du Canada, quand ces choses auront grandi—il y a aussi en France des réserves de vitalité et de générosité chrétiennes qui justifient notre foi invincible dans les lendemains réparateurs.